

Frère Charles-André Poissonnier

Le temps de l'enfouissement et du dessaisissement

Dans un premier article (« Charles-André Poissonnier - Un franciscain sur les pas du père de Foucauld », Evangile Aujourd'hui N°...), nous avons fait connaissance avec ce destin singulier d'un jeune frère mineur appelé à une vie sur les traces du petit frère universel au milieu des berbères marocains. Fin 1931, le frère Charles-André semblait être parvenu au terme de sa quête : il était planté au milieu de son nouveau peuple dans son dispensaire-ermitage de Tazert au pied de l'Atlas. Il allait y passer sept années extérieurement toutes semblables... Journées d'un vivre-avec sans cesse renouvelé.

Pourtant, à la lecture de sa correspondance avec son père spirituel, le père Dassonville, c'est un autre regard qui s'ouvre. Charles-André a vécu, ces années durant, une véritable traversée du désert, il est passé au creuset de la souffrance jusqu'à ce qu'il finisse par se dessaisir totalement de son projet. C'est humblement sur ses traces que je vous invite aujourd'hui à marcher au fil des étapes d'une expérience spirituelle qui nous rejoint tous à un moment de notre parcours... Chemin de fidélité et de dessaisissement radical... Chemin de conformation au Christ sur la croix pour un ultime « Dieu est, cela suffit ! »...

Par-delà les succès de son apostolat sanitaire auprès des berbères de Tazert et des environs, Charles-André a dû faire face aux résistances de ses frères et de l'administration, mais il n'y avait pas là matière à contre-carrer les projets de cet homme volontaire et entreprenant. L'essentiel n'était pas là ! La souffrance et le passage « entre les dents des loups » qui le broieront tout au long de ce temps marocain sont beaucoup plus intérieurs. Pendant ces sept années, Charles-André ne parle pas de doute, mais il se découvre toujours davantage insatisfait de sa vie intérieure. Cette vie d'union à Dieu qu'il voulait mener, il la voit lui échapper et cela même si les témoins extérieurs témoignent du contraire. Avant même de partir, il se trouve incapable de se tenir en permanence devant Dieu car « l'activité, l'empressement naturels souvent l'accaparent »¹. Avec l'installation du dispensaire, « je suis débordé de travail, mon oraison est moins simple. La pensée de Dieu ne me suffit plus, il faut faire des actes, continuellement. »² L'aridité s'installe : « il faudrait que je sois une âme qui aime ardemment. Il me semble au contraire que je suis de plus en plus froid, distrait dans mon oraison. Je continue cependant à la faire, mais que vaut-elle ? »³ Charles-André a alors l'esprit envahi par les soucis matériels, « il n'a jamais été aussi « bûche » devant Notre Seigneur »⁴... Il n'est pourtant à Tazert que depuis un an !... Il s'accroche alors à son règlement mais la prière ne reste « qu'un exercice de patience, de reprises et de distractions continuelles. »⁵ Le missionnaire se découvre trop faible en amour de Dieu et trop impur pour y parvenir : « C'est cela qui me peine : de voir (le Christ) si abandonné et si peu aimé ici, alors que je devrais tant aimer pour compenser ce que les autres lui refusent : pour moi il me semble que tous les actes de ma vie de frère sont faits par manière d'acquis, sans élan, sans ferveur... Bref, je me traîne. »⁶

Traversée du désert

Cependant Charles-André « tient » ! C'est d'ailleurs un terme qui revient souvent tout au long de ces années 1933-1936. Il tient à son règlement établi avant même son arrivée au Maroc et révisé chaque année lors de ses retraites : « je le garde, ce cadre, car dans la prière même il faut faire

¹ Lettre du 6 août 1929

² Lettre du 20 décembre 1930

³ Lettre du 27 septembre 1931

⁴ Lettre du 2 décembre 1931

⁵ Lettre en la fête du st Sacrement 1932

⁶ Lettre du 1^{er} mai 1935

effort pour penser à Dieu. »⁷ Mais au fond, il ne peut éviter le constat de la faillite de son entreprise : « Que voulez-vous, je ne puis que constater la médiocrité de cette vie : si le cadre des exercices de piété est sauvegardé, j'ai bien peur qu'il ne soit vide : récitation de l'office, du chapelet, méditations... Tout cela me semble fait par manière d'acquis, mais où est l'élan vers Dieu, la véritable dévotion ?... (...) Il faut l'avouer : après douze ans de vie religieuse, je reste au point de départ... Quand je pense à cela, je parle à moi-même de faillite. »⁸ Mais quel est donc cet obstacle qui empêche Charles-André de vivre sa vie en Dieu ?...

Au cœur de ses difficultés, il y a tout d'abord pour l'homme d'action qu'il demeure, **l'absence de résultats** : « Je suis et je reste aux yeux des indigènes le marabout qui soigne les corps. »⁹ L'évangélisation est une affaire de siècle, il le savait, mais cette réalité entre douloureusement dans sa chair. Le voilà confronté à sa propre inefficacité. Et elle lui devient tellement insupportable qu'il en regrette même une fois le ministère paroissial et ses consolations. Voir (oui, voir) Dieu à l'œuvre en une vie, cela lui est totalement enlevé et dans son œuvre et dans les autres, en dehors de cette paroissienne qu'il peut accompagner sur Marrakech (mission qui lui permettra sans doute de tenir au plus fort de la tourmente). Spirituellement cette épreuve l'amènera à découvrir ce que son projet initial pouvait comporter d'ambigu et d'aspiration purement personnelle : « Tout cela me prouve que je n'agissais pas purement par amour de Dieu quand je commençais à travailler ici. »¹⁰ Chaque épreuve rencontrée l'amènera à se recentrer sur le Seigneur jusqu'à ce qu'il puisse dire de toute son âme et par sa vie même que « l'essentiel de notre vie, la raison d'être première de notre séjour ici en pleine terre indigène, c'est d'assurer la présence de Notre Seigneur Jésus Christ au tabernacle. Plus les années s'écoulaient, plus on se rend compte que si on table sur autre chose, on se trompe et on s'expose - à coup sûr - au découragement. »¹¹ Épreuve qui mène au recentrement sur l'essentiel : le missionnaire s'efface devant le maître de la moisson...

Autre difficulté de la vie à Tazert : **l'isolement affectif**. Charles-André savait qu'il serait grand, mais il reconnaît lui-même l'avoir sous-estimé. « Je vis ici dans un véritable désert à cet égard. Les indigènes que je soigne, il faut bien l'avouer, sont gens rudes pour ne pas dire grossiers : ce n'est pas d'eux - à de rares exceptions - qu'il faut attendre de nobles sentiments. Le dévouement d'autrui leur est un dû ; l'idée de gratitude quelconque n'existe pas pour la plupart d'entre eux, et la délicatesse des sentiments encore moins (...) De là ce sentiment d'isolement, de manque d'affection qui à certaines heures vous laisse l'impression qu'on donne sans rien recevoir, et qu'on n'aura pas le courage de continuer cette vie sans consolations. La pensée se porte alors vers ceux d'entre nous, prêtres, qui, travaillant pour Dieu en milieu chrétien, connaissent l'encouragement, le réconfort de l'affection... Ici, rien de tout cela : le désert toujours. Ce n'est pas que j'accuse ces pauvres gens qui m'entourent : leur passé et leur vie si précaire et si rude expliquent ce manque de noblesse de sentiments, mais le fait n'en reste pas moins brutal que si nous allons à eux avec tout notre cœur, avec toute notre patience, parce que nous voyons en eux le Christ lui-même, on n'est pas payé de retour ici-bas. L'impression d'isolement est parfois si forte qu'on se demande si on pourra tenir. Dieu permet que nous ressentions ce vide d'affection, et je demeure assuré que c'est une grâce qui doit nous aider à nous détacher de tout ce qui ne vient pas de Lui : c'est là l'idée force à laquelle on se raccroche aux heures de tentation et alors, ayant refait à Dieu l'offrande de ce sacrifice d'être sevré de consolations humaines : on repart, pour un temps au moins. »¹² Là encore donc la solitude devient occasion pour se recentrer sur l'unique Essentiel, un unique qui reste absent dans la prière mais qui devient plus que jamais l'enjeu de la vie de Charles-André par-delà toute rencontre et toute consolation humaine. Cette tension vers un Dieu qu'il ne goûte plus amène sans doute Charles-André à l'ultime purification intérieure, celle qui consiste à découvrir son vide d'amour : « Si Dieu était vraiment tout pour moi, je ne ressentirais pas le

⁷ Lettre du 23 janvier 1935

⁸ Lettre du 21 novembre 1936

⁹ Lettre du 13 mars 1934

¹⁰ Lettre du 11 octobre 1933

¹¹ Lettre de septembre 1936 citée dans *La vie au Maroc* 1947

¹² Lettre du 6 mai 1936

besoin d'une affection autre que celle de Notre Seigneur qui vit sous mon toit. »¹³

Vient ensuite la question de sa présence et de **son rôle de prêtre** au milieu des berbères. Pour Charles-André, très scrupuleux sur ses devoirs sacerdotaux, l'incapacité à vivre pleinement son ministère dans les sacrements offerts à ceux qui l'entourent restera une profonde blessure. Seul son ami le père Peyriguère mettra ce pan de sa personnalité en avant : il y voit la clef de cette « nuit obscure » traversée par l'ermite de Tazert. Laissons-lui la parole : « Mais tout cela, était-ce être prêtre ? Pour être prêtre, toute une portion de lui-même, toute une portion de sa vie - la portion préférée n'est-ce pas cher père Charles-André - avait choisi de sembler ne pas l'être. Lui-même, après s'être lancé à fond vers son rêve, emporté par une intuition qu'il sentait lui-même de plus haut que lui, lui-même eu comme un soubresaut d'hésitation. Que sa vie ne réalisât pas un idéal très haut de vie de prêtre, il n'y eut pas consenti. N'avait-il pas été « mis de côté » ? (...) Toutes les énergies de son âme se ramassèrent et furent concentrées à se justifier sa vocation... à ses propres yeux pour pouvoir la justifier aux yeux de tous. (...) Ce fut la « nuit obscure » pour cette âme de prêtre. »¹⁴ Là encore, à travers cette difficulté à vivre de cet enfouissement qu'il avait profondément choisi, Charles-André entre dans la *kénose*, celle du prêtre, à laquelle ne semblait guère l'avoir préparé sa formation théologique.

Mais ce qui travaille le plus durement Charles-André, c'est **la question du rapport au monde**. Il se connaît suffisamment pour savoir l'attraction que le monde, son rythme et son caractère factice, peuvent avoir sur lui. Prêtre-infirmier, le voilà de surcroît en contact avec une multitude d'hommes, mais également de femmes. L'homme se sait homme et, plus d'une fois, rappelle à son directeur son désir d'une vie plus enfouie, plus retirée, moins éparpillée, moins active et mise en danger par les rencontres : « Le monde est toujours le monde. Mieux que jamais je comprends la grâce qu'est la vie dans une maison religieuse : les murs de la clôture ont du bon ! Dieu est plus près de l'âme quand nous sommes, par eux, séparés des hommes. »¹⁵ Repensant au cadre protégé de ses années de formation et gardant au cœur ce désir de radicalité d'une union totale avec Dieu, il réexprimera tout au long de ces années dans ses lettres son souhait de vivre cette vocation à la Trappe ou à la Chartreuse. « De cette vie, vous savez les difficultés et les tentations, et qu'il faut renoncer aux consolations de l'apostolat. Je ne vous dirais pas tout ce que je ressens si je vous cachais que la pensée de la vie à la Trappe revient souvent, avec cette attirance d'une vie totalement séparée du monde où, semble-t-il, plus rien ne doit s'interposer entre Dieu et l'âme. Tandis qu'ici ! Les responsabilités ne manquent pas et parfois deviennent si préoccupantes : pour vivre ainsi dans le monde sans être son prisonnier il faut être saint. »¹⁶ C'est le père Dassonville qui le ramènera sans cesse sur le chemin de sa vocation, celle-là même qu'il l'avait aidé à découvrir vingt années plus tôt. Mais ce retour de l'idéal d'une vie retirée, dans l'obéissance et dans une forme d'oubli creusera également foncièrement la vie spirituelle de Charles-André, le « clouant à Tazert et à l'œuvre commencée »¹⁷, et l'amenant à l'ultime détachement...

Le temps de l'ultime détachement

« Devise de St François : *deus meus et omnia* (...) Cet esprit de vraie humilité qui nous faisant reconnaître que de nous-mêmes nous ne pouvons rien, nous incite à mourir à nous-mêmes pour que Dieu puisse se servir de nous, faire de nous de véritables instruments de sa gloire. »¹⁸ Tel était l'état d'esprit du jeune André un an avant son entrée chez les frères. Tel est également semble-t-il ce que ce long travail d'épreuves marocaines aura réussi à produire réellement en lui. En effet, creusé par les épreuves et par ses difficultés à aimer son Créateur, Charles-André va connaître un revirement au cours de l'année 1937. Il ne s'agit pas d'une transformation fulgurante et illuminatrice : Charles-André

¹³ Lettre du 6 mai 1936

¹⁴ *Le Maroc catholique*, N°3-4, 1938

¹⁵ Lettre du 20 mars 1930

¹⁶ Lettre du 19 décembre 1935

¹⁷ Expression du père Dassonville reprise dans la lettre du 15 décembre 1936

¹⁸ Lettre du 14 février 1923

continuera semble-t-il jusqu'à la fin à connaître l'aridité, mais la paix va revenir et l'homme va pouvoir entrer dans son offrande à la suite du Christ.

Tout semble débiter avec la réponse que fait le père Dassonville à son projet de visiter la grande Chartreuse lors de son prochain voyage en France. Charles-André obéit, il reconnaît dans les paroles de son père spirituel la volonté de Dieu et le sens réel de sa vocation. Il entre plus que jamais dans l'obéissance, celle qui le ramène au seul désir de croître dans l'amour de Dieu. Ce renoncement qu'il opère alors semble si fort que l'on voit apparaître une forme de paix dans l'acceptation tournée vers une mort désormais attendue : « Et tout cela, voyez-vous, mon père, fait de ma vie une épreuve dont on désire la fin : je ne serais pas homme si je n'aspirais à une joie parfaite dont sont bannies toute crainte et anxiété. Mais cette épreuve je l'accepte pour le temps qu'il plaira à Dieu de la continuer, et cette joie du ciel je l'attendrai le temps qu'il faudra. »¹⁹ Ce sera alors la retraite de l'été 1937 qui le ramènera définitivement à la paix. L'homme de scrupules, l'éternel inquiet, l'avidement amoureux de Dieu s'entend dire par le père accompagnateur que Dieu l'aime, qu'Il est en paix avec lui : « Dieu est content de vous », mention qu'il fera suivre dans ses carnets des trois mots suivants : « Paix - Joie - Merci ! » Le voilà qui entre dans un temps de miséricorde avec lui-même : là où dominait le désir de sanctification personnelle pour sauver les âmes et la mortification de son naturel empressé²⁰, on voit apparaître cette phrase si simple mais si révélatrice s'agissant de ses regards sur les hommes et les femmes qui le préoccupaient tant : « Y aller bonnement, rondement, après avoir le matin rectifié la volonté. Ne pas chercher à s'analyser sur les impressions et les mouvements. »²¹ Il s'abandonne et retrouve par la même occasion une certaine forme de bonheur et de paix de l'âme qui lui avaient tant manqué alors même qu'il commence à se débattre avec des milliers d'affamés à sa porte et qu'il lutte à mort contre l'avancée du typhus. Le quotidien est toujours plus prenant, la mort approche, mais l'homme est devenu serein : « Ce danger (le typhus) je ne le crains pas, au contraire, car donner sa vie par amour pour JESUS considéré à travers ses frères, c'est le plus désirable des sorts ! Que le règne de Dieu arrive, c'est tout notre désir ! »²² Albert Peyriguère qui l'a bien connu note combien cette traversée du désert, cette montée à l'Alverne a pu contribuer à le transformer psychologiquement : « Forcé pour faire face à la tourmente de battre le rappel du ban et de l'arrière-ban de tout lui-même, il s'opéra en lui comme un malaxage de tout lui-même, en lequel des aspects de son âme trop tranchés et comme à déclics successifs s'amalgamèrent, se fondirent en un tout moins heurté et très riche. Certes la sensibilité ne pouvait prétendre à commander en dernier ressort chez ce volontaire. Mais l'énergie fut moins rugueuse et en se laissant voir capable de souffrir, rendit des accents plus humains. »²³

Et tout ce que Charles-André a pu connaître d'évolution dans sa vocation se révèle dans ces lignes adressées, un mois avant sa mort, aux jeunes frères de Mons intéressés par le Maroc : « Et la journée se termine comme elle commençait : devant Notre Seigneur qui de si près a contemplé toute la scène, inconnu de cette foule, de ces milliers de personnes qui l'ont approché de si près, mais qui n'ont cessé, Lui, de prier son Père en leur faveur et pour leur salut. (...) Tôt ou tard Notre Seigneur règnera ici. A nous de hâter cette heure en redoublant de prières et de sacrifices pour cela. »²⁴ Oui, comme le Christ son modèle, l'ermite de Tazert a découvert que sa véritable mission tenait dans cette humble prière du Christ tournée vers le Père, présence inconnue, enfouie, inutile et patiente. Le voilà tout abandonné et identifié au Christ priant au milieu des hommes son Père à travers ces simples mots *Que ton Règne vienne...* Charles-André est EN Christ ! Il meurt le 18 février 1938 à l'hôpital de Marrakech des suites du typhus contracté à Tazert, non sans avoir confié à M^{gr} Vielle : « Je continuerai à travailler pour l'œuvre de Tazert, je serai plus utile encore. Cela devait arriver, mais je suis content de mourir puisque Dieu le veut... »²⁵. Tout est dit : son désir d'efficacité demeure, mais transfiguré et

¹⁹ Lettre du 5 février 1937

²⁰ Notes de retraite 1932 notamment

²¹ Feuille volante ajoutée aux notes de retraite de 1937

²² Lettre du 28 janvier 1938

²³ *Le Maroc catholique*, N°3-4, 1938

²⁴ Lettre du 11 janvier 1938

²⁵ A ; Delmasure « Un émule du Père de Foucauld - L'ermite de Tazert », manuscrit non publié)

abandonné au seul maître de tout... Il n'a rien abandonné de ce qui l'habitait profondément mais s'est laissé totalement dessaisir des droits qu'il estimait avoir sur lui...

Fr Stéphane (Toulouse)